



Des relations d'attachement essentielles à la vie d'un groupe de chimpanzés

Claude Marcel Hladik

► **To cite this version:**

Claude Marcel Hladik. Des relations d'attachement essentielles à la vie d'un groupe de chimpanzés. J.-J. Petter. Primates, Nathan, Paris, pp.244-247, 2010. <hal-00547951v2>

HAL Id: hal-00547951

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00547951v2>

Submitted on 30 Sep 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Texte publié en 2010 dans l'ouvrage :
Primates. (J.J. Petter, Ed.). Nathan, Paris
pp. 244-247

Des relations d'attachement essentielles à la vie d'un groupe de chimpanzés

Claude Marcel HLADIK

Lorsque je me trouvais, en compagnie de Jean-Jacques Petter, au milieu d'un petit groupe de chimpanzés, dans la forêt dense du Gabon, nous eûmes le privilège d'observer des comportements permettant de comprendre l'importance des liens qui structurent les groupes sociaux de primates. A cette époque déjà lointaine (dans les années 1970), les connaissances en primatologie – celles des revues spécialisées et celles qui étaient présentées dans les congrès internationaux – correspondaient à des descriptions des structures sociales basées sur les relations de dominance, plutôt que sur les liens d'attachement entre les individus. On trouvait rarement, dans les ouvrages scientifiques, la description de faits un peu exceptionnels comme ceux que je vais évoquer ici. Les liens sociaux des groupes de primates étaient vus à travers une hiérarchie de dominants, ce qui était une façon négative et très réductrice d'analyser la structure des groupes dont la cohésion est évidemment due à une tendance qui pousse les individus les uns vers les autres et non l'inverse.



Les chimpanzés du Gabon

Le groupe de chimpanzés que nous observions dans la forêt du Gabon était au repos dans une petite clairière, chacun étendu au sol, faisant une sieste décontractée dans la chaleur humide d'un début d'après-midi. Nous étions discrètement assis dans un coin de la clairière, ce qui nous permettait également de prendre un peu de repos ; car le suivi du groupe depuis l'aube, à travers une végétation particulièrement dense, exigeait de nous un effort physique pour nous glisser, souvent à quatre pattes, entre des lacis de lianes où les chimpanzés n'avaient aucune difficulté à progresser. La sieste des chimpanzés se terminait, et, les uns après les autres, ils se levaient et quittaient la clairière silencieusement en se glissant dans la végétation basse ; et nous nous apprêtions à les suivre pour continuer notre journée d'observations.

Une sieste dangereuse

Il restait dans la clairière un jeune mâle, complètement endormi, qui n'avait pas remarqué que tous les autres chimpanzés s'étaient levés et commençaient à s'éloigner, disparaissant rapidement et sans bruit. D'un regard, nous nous interrogeons pour savoir ce qui allait se passer : ce jeune mâle allait se réveiller et se trouver isolé du reste du groupe. Comment allait-il réagir ? Il n'était pas question pour nous d'intervenir et nous pensions que les contacts seraient repris par des vocalisations entre les individus séparés, comme cela se passe un peu partout dans les populations de chimpanzés sauvages.

En fait, il n'en fut rien et il n'y eut aucune rupture des contacts entre les individus du groupe. Le dernier chimpanzé à quitter la clairière était une femelle relativement âgée qui entretenait des relations pacifiques avec les autres animaux du groupe et qui avait même tendance à prendre sous sa protection les plus jeunes. Juste avant de s'enfoncer dans la végétation dense en suivant le reste de la troupe, elle tourna légèrement la tête et sa réaction fut immédiate en apercevant le jeune mâle encore assoupi. Elle revint rapidement vers lui et l'effleura à peine de sa main. Le jeune chimpanzé se leva en sursaut et d'un regard, constatant que toute la troupe avait déjà quitté la clairière, il suivit cette femelle qui venait de lui éviter de se retrouver seul, égaré hors du groupe qui constitue son milieu social à la fois familial et indispensable.

Une empathie bien humaine

Il y a quelques décennies, ce genre d'observation, qui correspond seulement à quelques secondes de la vie d'un groupe de chimpanzés, faisait rarement l'objet d'une communication scientifique. Heureusement, le regard que nous portons actuellement sur les primates et leurs divers types de sociétés nous amène à prendre en compte des observations qui paraissaient anecdotiques et trop peu fréquentes pour être publiées. Car cette femelle qui intervint activement pour éveiller un jeune chimpanzé a fait preuve, incontestablement, de ce que nous appelons « empathie » dans nos relations sociales entre humains. Est-il naïf, pour un scientifique, d'interpréter cette observation avec le vocabulaire des perceptions humaines ? Ou bien, cette grande proximité des attitudes mentales des grands singes anthropoïdes et de l'homme pourrait-elle nous gêner au point de considérer comme « bestiale » l'attitude humaine trop semblable à celle du chimpanzé ? Il s'avère, au contraire, qu'en approfondissant l'observation détaillée des grands singes, ce sont ces derniers qui se sont « humanisés » dans notre façon de voir le monde animal.

Bataille pour un nid de fourmis

Mais comment, au sein d'un groupe de primates et dans les populations animales que constituent les ensembles de groupes sur de vastes régions du globe, peuvent se perpétuer ces comportements individuels si particuliers ? C'est encore une observation de quelques secondes, faite dans la forêt du Gabon, qui nous donne une clé d'interprétation de la persistance des comportements et des attitudes individuelles qui permettent la cohésion des groupes sociaux. Cela se passait au cours des mois qui ont suivi cette visite de Jean-Jacques Petter, dans la réserve forestière où je suivais les chimpanzés réintroduits dans une île au milieu du fleuve Invido, afin de déterminer leurs choix alimentaires et leurs préférences par rapport aux milliers d'espèces végétales et animales qui constituent un environnement dont la biodiversité est extrême. Un jour, un jeune mâle – le même que celui dont nous parlions plus haut – venait de « cueillir » en haut d'un arbre une boule de feuillage de la taille d'une balle de tennis qui est en fait un nid de fourmis rouges. Ce nid de fourmis écophylles est fait de feuilles encore vertes qui sont « cousues » ensemble par le fil que les fourmis adultes ont prélevé sur les cocons tissés par les larves avant leur métamorphose. La piqûre de ces fourmis rouges est assez douloureuse et elles sont écartées par des mouvements vifs de l'animal qui approche de la branche où le nid est dissimulé par les feuilles encore bien vertes et vivantes qui en constituent la protection. Pour un chimpanzé, la découverte d'un de ces nids de fourmis est une aubaine car il contient environ cinq grammes de matière animale, en incluant les insectes adultes, leurs larves et leurs œufs. Et cette matière animale, riche en protéines et en graisses, est toujours consommée avec ce que je pourrais décrire comme un immense plaisir, pour reprendre le vocabulaire qui se rapporte aux plaisirs de la bonne chère des êtres humains. Le nid de fourmis, tenu d'une main bien ferme, est « épluché » peu à peu en écartant les feuilles cousues qui protègent le couvain ; et tout le contenu est léché et longuement mâché. Mais pour cela, il faut que le chimpanzé se soit positionné dans un endroit calme, bien calé sur la fourche d'une branche d'arbre et à l'écart des autres chimpanzés du groupe qui pourraient convoiter la friandise.

C'était cette position abritée de la convoitise des autres que recherchait le jeune chimpanzé pour consommer tranquillement le nid de fourmis écophylles qu'il venait de trouver, lorsqu'il fut pris en chasse par une femelle, beaucoup plus forte que lui, qui avait repéré la friandise et, visiblement, voulait l'accaparer. Alors qu'il tentait d'échapper à la méchante voleuse en escaladant rapidement un arbre et en poussant des clameurs aiguës, une autre femelle s'interposa, lui permettant d'atteindre un sommet relativement abrité. La poursuite cessa et le jeune chimpanzé pu, tout en repoussant les fourmis rouges qui venaient lui piquer les poignets, se délecter des larves et des nymphes de fourmis contenues dans la boule de feuillage qu'il dilacéra lentement en léchant l'intérieur.



La « demande de pardon »

La suite est beaucoup plus intéressante et même exceptionnelle, car les tentatives, plus ou moins réussies, de vol d'aliments, sont des événements relativement fréquents dans un groupe de chimpanzés. Dans le cas observé, cela met d'abord en lumière les personnalités très différentes des individus en présence, avec l'intervention d'une femelle pacificatrice (désignée par B) qui a coupé la route à la plus violente des femelles (qui est aussi la plus forte du groupe, désignée par A). Toutefois, lorsque deux individus se sont opposés d'une façon brutale, même s'il n'y a pas eu de morsure et que le face à face agressif n'a duré que quelques secondes, il se produit, dans les minutes qui suivent, une réconciliation entre les protagonistes, chacun d'eux approchant l'autre en lui tendant les bras et en reprenant un contact physique qui peut aller jusqu'à une franche embrassade. Je nommais alors ce comportement « demande de pardon » car il se produit même après le vol réussi d'un aliment préféré : dès que l'aliment est consommé, tout semble oublié dans les minutes qui suivent et le voleur vient embrasser le volé sans aucune rancune de la part de ce dernier. Le terme « réconciliation » fut introduit par la suite par Frans de Waal pour désigner cette tendance à reprendre au plus vite un contact qui montre la force des liens d'attachement dans un groupe de primates. La force de ces liens, chez différentes espèces de primates, peut être mise en évidence par la mesure du temps qui sépare l'événement agressif de la réconciliation entre deux individus. Un temps réduit, suivi d'une réconciliation dans la majorité des cas, traduit la plus grande force des liens d'attachement.

Ce fut donc quelques minutes plus tard, alors que les chimpanzés du petit groupe étaient rassemblés au sol, que la femelle B s'approcha de la femelle A en lui tendant la main. La réaction attendue était la réconciliation qui se produit quasiment toujours après une agression ou une bagarre entre deux individus. Dans le cas observé, la femelle B n'avait fait que protéger un jeune, sans réellement agresser A ; mais elle avait privé cette dernière d'un régal facile avec ce nid de fourmis écophile dont tous les chimpanzés raffolent. La réaction de la femelle A fut, de façon surprenante, extrêmement brutale. Elle frappa violemment la main tendue par la femelle B.

Il se produisit alors, en moins d'une seconde, une véritable révolution. La femelle B, habituellement très pacifique, se jeta en hurlant sur la femelle A. Tous les chimpanzés qui avaient observé la scène se mirent également à pousser des clameurs épouvantables et se précipitèrent aussi sur la femelle A qui s'enfuit, poursuivie par une meute déchaînée. Pourtant la plupart des chimpanzés du groupe craignaient ses colères et n'auraient jamais osé l'affronter individuellement. Ce jour-là, exceptionnellement, une réaction collective mit en échec cette forte femelle qui n'avait pas respecté la tradition de réconciliation.

Une émotion certaine

C'est précisément l'émotion très vive des chimpanzés, déclenchée immédiatement après qu'ils eussent observé un comportement de refus de réconciliation, qui constitue l'élément intéressant de cette brève séquence d'événements. Cette vive émotion — et la colère collective qu'elle a déclenchée chez ceux qui ont vu un comportement non conforme à ce qui est attendu dans le groupe — n'est-elle pas un système efficace pour le maintien d'une tradition ? Ne traduit-elle pas aussi toute l'importance des liens entre les individus du groupe, qui doivent se ressouder au plus vite dès qu'ils ont été perturbés par une querelle toujours brève ? Dans les deux séries d'observations décrites, on peut parler d'une sorte de conscience de ce qui est la façon correcte de se comporter pour un membre du groupe. Ce type de perception consciente existe chez la plupart des espèces de mammifères vivant en sociétés, mais beaucoup d'exemples suggèrent que le niveau en est plus élevé chez les anthropoïdes. Nous faisons un pas de plus en interprétant notre second exemple : tous les chimpanzés ont assisté à la poursuite initiale de la femelle dominante, ainsi qu'à l'interposition de la seconde femelle pour protéger le jeune mâle contre la spoliation prévue. En tant qu'observateur humain, je pourrais comprendre la réaction de colère de la femelle dominante quand l'autre l'a approchée avec un comportement de réconciliation. Mais dans ce groupe de chimpanzés (et probablement dans la plupart des autres groupes), vengeance ou représailles avec poursuites ou morsures n'interviennent que pendant les quelques secondes qui suivent un conflit. Après quelques minutes, il n'y a jamais (excepté cette fois) aucune suite agressive — comme si une sorte de « prescription » s'opposait aux représailles — de sorte que la réconciliation est le comportement normal. La réaction extrêmement forte contre la femelle dominante qui n'a pas joué le rôle attendu après les premiers gestes de réconciliation suggère que la non-obéissance à la règle est émotionnellement

insupportable pour le chimpanzé. Il semble bien qu'un même mode de représentation des comportements normaux vis-à-vis des autres individus existe dans la conscience de tous les animaux du groupe, y compris chez la femelle dominante.

L'anecdote réhabilitée

Ce sont donc des événements exceptionnels, rarement observés, qui mettent en lumière les structures des groupes et les systèmes qui en assurent la pérennité. Depuis la dernière décennie, les habitudes d'observation ont beaucoup évolué parmi les primatologistes de terrain comme Christian Boesch ou Richard Wrangham qui, à la suite de la longue traque de Jane Goodall, n'hésitent plus à publier des observations qui étaient auparavant considérées comme anecdotiques. Elles sont essentielles à une connaissance approfondie des relations interindividuelles et des perceptions dans un monde animal vu sous un angle nouveau, qui nous fait pénétrer l'histoire vécue et la personnalité de chaque individu